

Journal 3742 32

art. de Jean Laforge
dans le Petit Marocain du 10 déc. 1946

Le Petit Marocain

32^e année, n° 9.622 3 FRANCS
LE PLUS FORT TIRAGE DES QUOTIDIENS DU MATIN PARAISANT AU MAROC
Directeur : Antoine MAZZELLA
MARDI 10 DECEMBRE 1946
Aujourd'hui : St Valère - Demain : St Daniel
SERVICE MEDICAL - Dr. Chie. 73, Bd. de la Gare
Téléphone : A. 17-59

FEUILLETON LITTÉRAIRE

André Gide - Journal (1939-1942)

On ne saurait conseiller à de jeunes lecteurs qui ne connaissent de Gide que le nom, d'aborder son œuvre par ces dernières pages de journal.

Ils risqueraient d'être déconcertés, peut-être même irrités, par les brusques écarts d'un esprit ultra-sensible qui devant un monde affreusement secoué réagit au jour le jour avec parfois l'exagération d'un appareil de mesure conçu pour une machine plus délicate que celle à laquelle on l'applique. Il se peut aussi que bien des intentions, des sous-entendus restent lettre-morte à qui n'a pas depuis longtemps accompagné Gide dans son inquiet itinéraire. Mais pour ceux à qui est familière l'œuvre de Gide ces nouvelles pages de journal seront mieux que la rencontre d'un ami depuis longtemps absent. Ils y trouveront, dans leur troublante sincérité, les réactions d'un esprit exceptionnel aux cours d'une période exceptionnelle, et à une connaissance plus nuancée de Gide, ils ajouteront les réflexions qui ne peuvent manquer de se formuler devant telles faiblesses ou telles résistances que l'adversité a révélées.

Gide est un de ces maîtres d'avant-guerre au sujet de qui, dans la nuit de l'occupation, souvent se sont inquiétés bien des lecteurs : « Que devient Gide ? Qu'est-il ? Que pense-t-il de tout cela ? ». Le voici qui nous est rendu, et en même temps, bien que tardive, nous est donnée la réponse à nos questions. De bons esprits se sont scandalisés de certaines notes de son contexte et non datées, ne manquez pas d'interroger, voire même d'indigner. On voudrait bien considérer cependant qu'une note décourageuse ou sévère pour les Français, écrite sous l'impression du moment, ne saurait justifier un jugement général sur l'attitude de Gide pendant la guerre. Que celui qui n'a jamais connu une heure de scepticisme ou de découragement lui jette la première pierre ! Il faut

d'abord savoir gré à Gide de publier des pages dont il savait bien qu'elles ne pouvaient, la tempête passée, laisser de lui susciter des critiques acerbes ; qu'il n'ait pas jugé bon de supprimer telle réflexion regrettable donne la valeur d'un courage intellectuel dont certains de ses censeurs, ne seraient peut-être pas capables.

Disons enfin que la clairvoyance de Gide n'est jamais restée longtemps en défaut. S'il fallait chercher une unité dans ces pages de journal, on la trouverait dans l'étonnante remontée d'un esprit étourdi par la défaite et qui se recueille à peu.

Privé du contact direct du peuple souffrant, mais gardant l'esprit clair, Gide signalait dès le lendemain de l'armistice le jet machiavélique d'un vainqueur qui espérait par une feinte modération retourner une nation exsangue contre ses amis de la veille. Son amour de la paix, son admiration à l'égard de la culture allemande, la conscience qu'il avait des fautes de la France depuis 1918, ne l'ont pas entraîné, à défaut d'une générosité plus populaire, à l'abandonner. S'il lui est arrivé de douter et d'écarter dans de la capacité de résistance des Français voici ce que dès novembre 1940, il écrivait, ne pouvant sur de sévères paroles : « J'aurais dû peut-être moins dater ces feuillets, extraits de mon Journal que je viens de retirer dans le numéro de la N.R. (Nouvelles Révolutions), avec dépit. Je ne suis plus dans la disposition d'esprit qui me les fit écrire ; d'un esprit mal ressuyé de la défaite. Au surplus, mes réflexions sur les défaillances et intermissions du sentiment patriotique ne me paraissent plus justes. Rien de tel que l'oppression pour redonner à ce sentiment de la vigueur. Je le sens de toutes parts qui se ré-

veille en France, et surtout dans la France occupée. Il s'assure et l'affirme dans la résistance, comme un tout amour combattu. Et cette lutte de l'esprit contre la force, de l'esprit que la force ne peut soumettre, est en passe de devenir admirable... »

Il n'a resté pas moins vrai que si Gide ne sort pas amoindri de la publication de ces pages, son attitude et ses réactions appellent quelque remarque et réserve, qui dépassant son propre cas peuvent aider à mieux fixer la position de l'intellectuel dans le monde moderne. Au cours de tout son journal antérieur (1889-38) Gide nous a donné le spectacle d'un homme à qui sa vie durant les soucis matériels ne lui ont jamais fait perdre de vue la possibilité de la fortune et si admirablement profité de ses dons.

Cela ne va pas cependant sans placer Gide, malgré qu'il en ait, comme à l'écart de la collectivité. Jamais chez lui une langue ne doit céder devant la nécessité d'un travail imposé de l'extérieur, tel que de voyage trouve immédiatement la possibilité de se réaliser. Comment s'étonner que cette pure liberté dont Gide dans ses meilleurs moments qu'il a toutes les virtualités, en viennent souvent à lui peser.

Il a toujours manqué à Gide, au moment même où il cherchait à rejoindre la commune humanité, les forces nécessaires de la vie. Ce test qui donne le poids à certaines grandes œuvres lui a manqué. Et cela se fait particulièrement sentir dans ces nouvelles pages. S'il a hérité certaines susceptibilités, cela vient sans doute de ce retrait involontaire de la vie commune. On comprend assez que ses loisirs d'homme supérieurement cultivé, employés par exem-

ple à la lecture de Goethe ou à l'herborisation choquent ceux qui ont senti dans leur chair la dureté de l'occupation. Il n'y peut rien, mais le fait est qu'il ne partageait pas le sort commun. Par la pensée il a vécu le drame de la France d'au-delà, pès qu'il le pouvait. Mais s'il a pu prendre parfois assez facilement son parti de la défaite, c'est que seule sa pensée était engagée et que contre elle l'ennemi ne pouvait rien... Jusqu'au jour où envoyé dans un camp de concentration il aurait été réduit à l'état de misérable chair souffrante.

La réussite intellectuelle de Gide, en ce soir de sa pensée, est trop belle pour que l'on regrette qu'elle n'ait pas été assujétie aux communes contraintes. Car si l'homme lutte pour un avenir meilleur, c'est avant tout le plan matériel et d'avoir atteint un stade désiré, trop longtemps avant les autres. Il était inévitable que des hommes qui luttaient avec ceux qui sont encore loin du but se hâtissent devant les jugements par trop désintéressés d'un esprit libéré. Ces réserves nous livrons-nous au plaisir de retrouver le grand Gide que la vieillesse ne se semble seulement atteindre pour donner à sa pensée ce rayonnement apaisé des grands accomplissements. On relit dans ce journal, sans les pages exceptionnelles qui étaient le journal 1889/28 au niveau du chef d'œuvre, le même esprit inlassablement tendu vers plus de liberté et de culture. On ne sait qu'admirer le plus, l'une richesse intellectuelle sans cesse croissante et l'une jeunesse toujours retrouvée. Gide continue à lire beaucoup, à réfléchir, Goethe en particulier. Comment s'étonner de cette prédilection ? Qui, depuis Goethe a aussi ostentamment cherché à façonner sa propre image et par cet effort même, à donner à sa vie une valeur exemplaire ?

PAR
JEAN LAFORGE